

## Ellipse et périphrase allusive dans les *Epistres familiales* d'Hélisenne de Crenne

JEAN-PHILIPPE BEAULIEU  
*Université de Montréal*  
jean-philippe.beaulieu@umontreal.ca

Fecha de recepción: 9 de marzo de 2009  
Fecha de aceptación: 31 de marzo de 2009

**Abstract:** In comparison with the five invective letters forming the second section of the *Epistres familiales et invectives* published by Hélisenne de Crenne in 1539, the thirteen short familiar letters may not seem not as interesting at first, but reveal unexpected stylistic complexities. Indeed, numerous passages appear rather elliptical and allusive in their expression, much more so than in any of Hélisenne's writings. These referential shortcuts can be partly understood within the generic parameters of the *epître familière*, which postulates a somewhat close relationship between the correspondents, allowing a type of writing that is allusive in its style, if not in its content. The aim of this article is to understand the nature of these stylistic traits and the specific color they give to a genre known for its malleability.

**Key words:** Hélisenne de Crenne, French Literature, *Epistres familiales*.

**Résumé:** Lorsqu'on les compare aux cinq lettres invectives qui forment le deuxième volet du recueil d'*Epistres familiales et invectives* publié sous le nom d'Hélisenne de Crenne en 1539, les treize brèves lettres familières peuvent sembler simples au premier abord, mais se révèlent complexes sur le plan stylistique lorsqu'on les examine plus attentivement. En effet, de nombreux passages font appel à une écriture de nature elliptique et allusive qui ne se retrouve pas au même degré dans les autres ouvrages d'Hélisenne. De tels raccourcis référentiels peuvent se comprendre à la lumière des paramètres génériques de l'épître familière, qui postule un lien entre les correspondants permettant l'usage de sous-entendus et de périphrases. Cet article vise à éclairer la nature de ces traits stylistiques et à décrire la couleur particulière qu'elle confère à un genre réputé à la Renaissance pour sa plasticité.

**Mots-clés:** Épître familière ; Hélisenne de Crenne ; style elliptique ; périphrase allusive.

Conformément aux dispositions du genre dont elles se réclament, les treize épîtres familières qui forment le premier volet du recueil d'*Epistres familiares et invectives*, publié en 1539 sous le nom d'Hélisenne de Crenne, révèlent une épistolière dont l'aménité à l'égard de ses destinataires contraste avec le ton véhément qu'elle adopte dans les cinq épîtres invectives. En comparaison avec ces dernières, dont la rhétorique combative a piqué la curiosité des commentateurs<sup>1</sup>, les lettres familières d'Hélisenne n'ont suscité en elles-mêmes qu'un intérêt assez relatif jusqu'à tout récemment<sup>2</sup>. Je dois avouer pour ma part que, à l'exception de la treizième épître, ce groupe de lettres m'a paru sans grande surprise jusqu'au moment où j'ai entrepris de préparer, pour la collection « La cité des dames » (Publications de l'Université de Saint-Étienne), une version modernisée de l'ensemble des écrits attribués à Hélisenne, c'est-à-dire les *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* de 1538, les *Epistres familiares et invectives*, de même que le *Songe* de 1540<sup>3</sup>. De manière inattendue, les épîtres familières sont se sont révélées, à certains égards, la portion du corpus « hélisenien » la plus difficile à adapter, en raison d'un usage marqué de procédés relevant de l'ellipse et de la périphrase allusive. La présence de ces procédés a rendu nécessaire l'ajout, en note, de gloses ou de paraphrases explicatives de façon à éclairer les passages difficiles à déchiffrer même après la régularisation de la graphie et de la ponctuation, et pour lesquels de simples renvois au glossaire (qui se trouve à la fin de l'ouvrage) semblaient insuffisants. À la lumière d'observations issues de ce travail éditorial, j'aimerais proposer une amorce de réflexion sur la présence, dans l'écriture des épîtres familières, des procédés elliptiques qui rendent délicate la compréhension de passages comme celui de la septième épître, adressée par Hélisenne à Guisnor, et qui se lit ainsi dans la version des *Ceuvres de ma dame Helisenne* (Paris, Charles

<sup>1</sup> On consultera à ce sujet les travaux de Jerry C. Nash, en particulier «The Fury of the Pen : Crenne, the Bible, and Letter Writing», dans *Women Writers in Pre-Revolutionary France. Strategies of Emancipation*, Colette H. Winn et Donna Kuizenga (dir.), New York/Londres, Garland Publishing, 1997, pp. 207-225.

<sup>2</sup> Le récent collectif *Hélisenne de Crenne. L'écriture et ses doubles* (Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin (dir.), Paris, Honoré Champion, 2004), comprend des articles sur les épîtres familières signés notamment par Catharine Randall, Luc Vaillancourt et Colette H. Winn.

<sup>3</sup> Cette intégrale des écrits «personnels» d'Hélisenne de Crenne (à l'exclusion de sa traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* parue en 1541) a été publiée en deux volumes, le premier comprenant les *Angoysses douloureuses* (2005), le second, les *Epistres* et le *Songe* (2008).

Langelier, 1543) ayant servi de texte de base : «O combien la divine clemence luy a esté favorable, qu'estant de ses illustrissimes vertus associée, a permis la dissolution de son corps». Si la translittération en français moderne s'effectue aisément («Oh, combien la divine clémence lui a été favorable, qu'étant de ses illustrissimes vertus associée, a permis la dissolution de son corps»), la présence de la formule périphrastique «la dissolution du corps» pour désigner la mort, de même que le raccourci que représente la proposition participiale, nécessitent cependant l'éclaircissement suivant que j'ai fait figurer en note: «la clémence divine lui a accordé de mourir au moment où elle possédait les plus hautes vertus»<sup>4</sup>.

\*\*\*

Généralement très brèves et, à une exception près, faciles à comprendre, les épîtres familières d'Hélisenne ont néanmoins appelé 62 paraphrases explicatives, tandis que, à volume à peu près égal, le groupe formé par les cinq épîtres invectives, plus érudites et de propos plus ambitieux, n'en ont nécessité que 30, tout comme le *Songe* allégorique de 1540 qui, en dépit de ses nombreuses références mythologiques et théologiques, n'en compte également que 30. Si l'on étend la comparaison aux *Angoysses douloureuses*, les 123 paraphrases que comptent les 334 pages de ce récit dans l'édition modernisée sont proportionnellement moins importantes que les 62 gloses que comportent les 45 pages des *Epistres familiares*. De ces observations statistiques découle un premier constat : dans ce groupe de lettres se trouvent non pas les idées les plus complexes et les développements les plus substantiels, mais le plus grand nombre de formulations sibyllines. Voyant là une belle occasion de faire en sorte que le travail éditorial nourrisse l'analyse, je me suis mis à réfléchir à ces difficultés ponctuelles sur lesquelles bute le lecteur moderne, et qu'il faut se garder d'imputer d'emblée à la maladresse de l'auteur ou à l'écart historique qui nous sépare des textes.

Au départ, je considérais les difficultés des *Epistres familiares* comme une conséquence des problèmes généraux que pose le style latinisant d'Hélisenne qui, à l'instar d'autres auteurs de l'époque comme Jean Lemaire

---

<sup>4</sup> Hélisenne de Crenne, *Les Epîtres familières et invectives ; Le Songe*, Édition de Jean-Philippe Beaulieu, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « La cité des dames », 2008, p. 43. Dorénavant, les références à l'édition modernisée des *Epistres familiares* seront indiquées par le sigle EF, suivis de la page et placés entre parenthèses dans le corps du texte.

de Belges (à qui elle emprunte d'ailleurs bon nombre de passages<sup>5</sup>), affectionne les formules complexes et les effets de subordination. Ce style, certains de ses contemporains, comme Claude Colet, le lui ont reproché<sup>6</sup>, mais divers commentateurs récents l'ont plutôt attribué à une stratégie visant à rendre ostentatoire la littérarité des textes et l'éloquence de leur auteure<sup>7</sup>. Au terme de mon travail de modernisation, j'ai constaté que le style en question est aisément reconnaissable, et ce, même dans la traduction des quatre premiers livres de l'*Énéide* publiée sous le nom d'Hélisenne en 1541. Il ne produit cependant pas les mêmes effets selon les genres où il se trouve déployé, ce qui nous engage à envisager le grand nombre de formules absconses des *Epistres familiares* comme une conséquence du choix générique qu'a effectué Hélisenne. On pourrait ainsi supposer que les obscurités de formulation du recueil correspondent à des références connues des seuls correspondants, en vertu de l'amitié qui les lie et qui s'exprime à travers la lettre familière<sup>8</sup>. Mais, à vrai dire, à part dans la treizième épître, qui illustre parfaitement cette hypothèse puisqu'elle n'est compréhensible que par la scriptrice et son destinataire, on trouve assez peu de passages suggérant une telle connivence référentielle. Les formules elliptiques ou périphrastiques semblent davantage relever de l'inflexion particulière que donne Hélisenne à la tonalité familière en la faisant glisser du côté de la lettre morale ou philosophique tributaire de la *contentio orationis*, c'est-à-dire d'une formalisation du discours épistolaire que Luc Vaillancourt a identifiée très judicieusement dans le chapitre qu'il consacre à Hélisenne dans son

<sup>5</sup> Au sujet des emprunts aux *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye* de Lemaire de Belge, voir les notes de l'édition critique des *Angoysses douloureuses* préparée par Christine de Buzon (Paris, Champion, 1997), de même que celle du *Songe*, établie par les soins de Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin (Paris, Champion, 2007).

<sup>6</sup> Dans l'épître qui clôt les *Ceuvres* d'Hélisenne à partir de 1550, Claude Colet indique qu'il a corrigé « l'obscurité de beaucoup de termes, dont [Hélisenne] use en ses [compositions] », comme le lui ont signalé deux demoiselles qui, pour « en faire l'evidence en leur[ent] un grand nombre [d'obscurités] dedans deux ou trois de ses epistres » (*Ceuvres de madame Helisenne de Crenne*, Paris, Etienne Grouleau, 1560, feuillet X vi v<sup>o</sup>).

<sup>7</sup> Voir les propos de Diane Desrosiers-Bonin au sujet de l'« esthétique de la *copia*, de l'*abundantia* et de la *diversitas* » qu'adopte Hélisenne : « L'architecture exégétique du *Songe* d'Hélisenne de Crenne », dans *Hélisenne de Crenne. L'écriture et ses doubles*, op. cit., p. 250.

<sup>8</sup> Colette Winn, « "Ce lien si ferme et si puissant..." ». *Amicitia* et *consolatio* dans les *Epistres familiares* d'Hélisenne de Crenne (1539) », dans *Hélisenne de Crenne. L'écriture et ses doubles*, op. cit., p. 214.

livre sur la lettre familière à la Renaissance<sup>9</sup>. Cette formalisation fait en sorte que le registre employé dans ces épîtres d'Hélisenne est moins familier que ce que laisse entendre la désignation du recueil, selon les pratiques et les concepts qui se répandent au cours des premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle. Si l'on examine attentivement le texte, les passages à gloser soutiennent en effet, par leur caractère emphatique et sentencieux, l'hypothèse de la *contentio orationis*, qu'il convient cependant de nuancer par le constat que le lien familial produit un effet sur la formulation qui est fort différent de celui des épîtres invectives, où la formalisation encore plus grande du discours produit paradoxalement un texte dont le sens est plus direct et explicite, du moins sur le plan stylistique<sup>10</sup>. Dans les épîtres familières, la dimension axiologique du discours semble teintée par des effets d'atténuation qu'il faut attribuer à un souci de ménager le destinataire, d'où une énonciation elliptique ou allusive, l'interlocuteur se présentant non comme un adversaire qu'il faut réduire au silence (c'est le cas des épîtres invectives), mais comme un ami qu'il s'agit de convaincre avec ménagement d'amender sa conduite. Bien que généralement tributaires de cette volonté d'atténuation, les formules elliptiques ne se répartissent pas de façon uniforme dans le recueil, selon la nature du rapport épistolaire qu'établit Hélisenne avec son destinataire à travers le sujet traité : elles sont plus nombreuses dans les lettres 3, 4 et 7, liées à la consolation, et plus rares dans les lettres relatives à l'amour, qu'il s'agisse de le condamner (épîtres 5, 7 et 9) ou de le confesser (épîtres 10, 11 et 13), probablement parce que le caractère sentencieux de ce tout dernier groupe est moins marqué<sup>11</sup>. Mais lorsqu'il y est présent, on trouve le même type de formules elliptiques, comme si la compréhension de celles-ci reposait en partie sur une connaissance préalable des maximes

---

<sup>9</sup> Luc Vaillancourt dans *La lettre familière au XVI<sup>e</sup> siècle. Rhétorique humaniste de l'épistolaire*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 191-133.

<sup>10</sup> Nul n'oserait prétendre que la matière discursive du *Songe* est simple, surtout dans le dernier tiers de l'ouvrage où sont formulées de nombreuses considérations théologiques.

<sup>11</sup> Voici comment se répartissent les paraphrases (le chiffre entre parenthèse indique le nombre de gloses correspondant à chaque portion du texte) : Préambule (1) ; Épître 1, à une abbesse (3) ; Épître 2, à un parent (3) ; Épître 3, à une cousine (8) ; Épître 4, à Cornélio (6) ; Épître 5, à Galasie (3) ; Épître 6, à Méliadus (4) ; Épître 7, à Guisnor (9) ; Épître 8, à Clarice (3) ; Épître 9, à Clarice (2) ; Épître 10, à Galasie (6) ; Épître 11, à Galasie (3), Épître 12, à Quézinstra (2) ; Épître 13, « à un fidèle compagnon » (9).

qu'une simple réitération, aussi laconique soit-elle, suffit à réactiver. C'est l'impression que produit l'énoncé suivant :

Et pour ce, dérelingue [*délaisse*] le trop affectueux désir et fais que ton vouloir à celui d'autrui se conforme, considérant que, \*qui de conseil est pauvre, convient que de travail abonde [glose : \**qui ne bénéficie pas des conseils d'autrui connaîtra des soucis*]. (EF, p. 44)

Tirée de la huitième lettre (à Clarice), cette phrase affirme en premier lieu le caractère direct et personnalisé de son message par l'impératif « dérelingue », pour ensuite faire appel à une formule dont l'ellipse pronominale accentue le caractère impersonnel de maxime.

L'un des enjeux de ces lettres étant l'inscription de l'expérience personnelle dans la morale sociale, on constate ainsi souvent, dans la même phrase, un mouvement qui associe l'adresse au destinataire et un énoncé plus impersonnel, de nature parabolique, apparenté aux sentences publiées en recueil à l'époque<sup>12</sup>. C'est le cas de cet extrait de la quatrième lettre, adressée à Cornélio :

Toutefois, tu peux présupposer que le travail que pour ton infélicité je souffre n'est aucunement au tien équivalent [*comparable*], pource que l'on pourrait juger \*n'avoir comparaison le récit des persécutions à la personne étrange et le souffrir en la personne propre [glose : \**il n'y a pas de comparaison entre le récit des difficultés d'autrui et les souffrances que l'on éprouve soi-même*]. (EF, p. 29)

Ici, le rapport étroit et comparatif établi entre le *je* et le *tu* au début de la phrase donne lieu, dans la deuxième moitié de celle-ci, à une sentence au style que l'on peut qualifier d'hiératique en raison de son caractère serré et elliptique.

Dans certains cas, l'épistolière lie plus étroitement le destinataire à un énoncé moral, qui se trouve du fait même assoupli, conformément aux paramètres relationnels de l'épître familière. Voyons le passage suivant, tirée de la huitième lettre où, Hélienne, à défaut de pouvoir convaincre Clarice

<sup>12</sup> Comme les célèbres *Mots dorés de Caton* (dont le second livre fut publié en 1534 par Denis Janot, le premier éditeur d'Hélienne).

de délaisser l'amour sensuel, l'exhorte à dissimuler la conduite répréhensible, formulant ainsi un curieux accommodement didactique<sup>13</sup> :

Et pource que je crois qu'il n'est chose au monde qui plus autrui trompe qu'est feindre le contraire de ce que l'on veut, je t'exhorte de nier en apparence ce que plus affectueusement désireras, pour évader [*éviter*] que tu ne succombes en l'indignation \*de ceux lesquels par juste raison de toi à leur arbitrage peuvent faire [*\*des gens qui ont le droit de te soumettre à leur volonté*]. (EF, p. 45)

Notons que, contrairement à d'autres passages à gloser, la périphrase qui termine cet énoncé n'est pas impersonnelle, puisqu'elle n'affirme ni une vérité ni un lieu commun. Par son caractère indirect, elle semble plutôt vouloir atténuer l'évocation des dangers qui menacent Clarice, tout en affaiblissant la morale antérieurement professée, désormais mise entre parenthèses au nom de l'amitié.

Parmi les lettres consacrées aux questions amoureuses, seule la dixième épître familière comporte un nombre plus important de gloses, mais relativement courtes pour la plupart. Cette situation s'explique probablement par un désir de rendre moins directe la confession à laquelle Hélisenne se livre en déclarant éprouver une passion qu'elle avait antérieurement condamnée chez sa destinataire, Galasie, dans la cinquième lettre. Elle emploie ainsi des termes assez allusifs pour décrire sa situation, qui évoque celle du personnage d'Hélisenne dans le roman, tout en lui donnant une coloration allégorique qui annonce le *Songe*. Ainsi, dans l'extrait suivant, après avoir évoqué les effets de Fortune et de Jalousie, Hélisenne parle de Bon Espoir en suggérant de façon un peu compliquée un lien analogique avec la situation de Galasie :

\*Et t'assure que, n'était qu'en faisant mes complaints et exclamations, Bon Espoir me vient à donner recordation de toi qui es parvenue à ce que tant affectueusement tu désirais, ne me pourrais aucunement consoler [glose :  
\*Et je t'assure que si, en réponse à mes plaintes, Bon Espoir ne

---

<sup>13</sup> A ce sujet, voir Jean-Philippe Beaulieu, « Didactisme et parcours discursif dans les *Epistres d'Hélisenne de Crenne* », *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, vol. XVIII, n° 2, 1994, p. 35.

*me rappelait que tu es parvenue à la satisfaction de ton désir,  
je demeurerais inconsolable*<sup>14</sup>. (EF, p. 51)

Au contraire du roman, la confession est ici mise sous le signe d'une retenue teintant l'ensemble de la lettre et produisant de discrets effets para ou périphrastiques qui, comme dans ce passage tiré de la même lettre, semblent assez pudiques par leur caractère allusif :

[...] et avec ce, sa modestie, grâce, faconde, bénignité et parfaite douceur \*me promettent une servitude merveilleusement fidèle [glose : \*sont la garantie d'un service amoureux hors du commun]. (EF, p. 50)

Cette façon discrète de désigner le sentiment amoureux prépare la lecture de la treizième lettre qui compte 9 gloses se répartissant sur 8 pages. Ce nombre plutôt élevé de gloses explicatives n'a rien de très surprenant, lorsqu'on considère qu'il s'agit d'une missive cryptique qui, comme l'annonce la rubrique-résumé faisant fonction de titre, est censément rédigée par Hélienne au nom d'un ami pour n'être comprise que par le destinataire<sup>15</sup>. Si, comme j'ai cherché à le démontrer ailleurs, cette épître est en fait une lettre amoureuse travestie en lettre familière<sup>16</sup>, les formules abscondes qu'on y trouve participent tout naturellement d'une dynamique de la dissimulation. La visée délibérative paraît masquée et les repères référentiels brouillés ; quoique les gloses qu'on y trouve participent d'une finalité différente de celle des lettres précédentes, elles n'en représentent pas moins le point culminant de la dynamique elliptique et périphrastique qui caractérise l'ensemble du recueil sur le plan du style. Si les difficultés semblent y être plus ponctuelles qu'ailleurs – elles ne nécessitent que de

<sup>14</sup> Anne Réach-Ngô (*La mise en livre des narrations de la Renaissance : Écriture éditoriale et herméneutique de l'imprimé*, thèse de doctorat, Paris IV-Sorbonne, 2005, p. 483) affirme d'ailleurs que ce passage renvoie « à l'abstraction et à la schématisation du *Songe* ».

<sup>15</sup> «Épître par Madame Hélienne composée, laquelle elle fit à l'instante prière d'un gentilhomme qui très affectueusement aspirait de rendre certain de ses nouvelles un sien fidèle compagnon. Mais pource que la chose dont il le voulait avertir était digne d'être en perpétuel silence conservée, il requit qu'écrite fût si occultement qu'à nuls, excepté son compagnon, elle fût intelligible.» (EF, p. 58-59)

<sup>16</sup> Jean-Philippe Beaulieu, «Lettre de femme, voix d'homme? Jeux identitaires et effets de travestissement dans la treizième épître familière d'Hélienne de Crenne», *Tangence*, n° 84, été 2007, p. 31-47.



brèves gloses –, elles n'en relèvent pas moins souvent, comme dans le passage suivant, des procédés sentencieux déjà décrits :

Toutefois, toi étant rempli d'urbanité, douceur et clémence, imiteras l'altissime roi de Perse, \*lequel plus promptement entendait à une bonne affection qu'à un commun effet [glose : \*lequel était mieux disposé à l'égard d'un bon sentiment que d'une action ordinaire]. (EF, p. 61)

Mais il importe surtout de signaler que ces passages s'inscrivent dans un ensemble complexe de procédés allusifs et de renvois mythologiques qui sont intelligibles en surface, mais dont le sens profond échappe au lecteur<sup>17</sup>. Mis sous le signe d'une familiarité marquée par la duplicité, le discours épistolaire se révèle certes moins anguleux que précédemment. L'épistolière y dispose de trois fois plus d'espace textuel que dans les autres lettres familières ; par conséquent, les développements y sont plus développés et soutenus, réduisant par le fait même les paraphrases à de simples éclaircissements. Bref, si cette lettre est plus sibylline que les précédentes quant à son contenu, elle est portée par un style moins anguleux ; elle annonce par sa longueur et son érudition, mais dans un tout autre registre, le développement soutenu qui caractérise les épîtres invectives.

Lorsqu'on parcourt l'ensemble du corpus hélisénien, on se rend compte que les aspérités stylistiques qu'on y relève sont souvent contrecarrées par la répétition d'éléments textuels, qui permet de confirmer ou d'explicitier le sens des passages difficiles<sup>18</sup>. Ainsi, la matière très répétitive de la première partie du roman, formée essentiellement par l'alternance entre espaces intérieur et extérieur, entre plaintes amoureuses pour soi et discours de déni pour les autres<sup>19</sup>, finit par éclairer, à force de rappels, le sens des passages plus obscurs. Autrement, le *Songe* repose lui aussi sur une dynamique

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 32-33 et 35-37.

<sup>18</sup> Au sujet de la question de la répétition et du dédoublement, on consultera Jean-Philippe Beaulieu et Diane Desrosiers-Bonin, « Les jeux du même, de l'autre et du multiple chez Hélisenne de Crenne », dans *Hélisenne de Crenne. L'écriture et ses doubles*, op. cit., p. 9-17.

<sup>19</sup> Tom C. Conley (« Feminism, écriture, and the Closed Room : The *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* », *Symposium*, vol. XXVII, n° 4, 1973, p. 322-332) est l'un des premiers à s'être penché sur ces effets de répétition et d'alternance, que rappelle plus récemment Marie-Claude Malenfant « Quelques modalités exemplaires des *Angoysses douloureuses qui procedent d'amours* d'Hélisenne de Crenne (1538) », dans *Hélisenne de Crenne. L'écriture et ses doubles*, op. cit., p. 85.

récurrente, dans la mesure où il est formé de trois dialogues successifs qui reprennent et développent la question amoureuse initialement débattue dans des contextes de plus en plus abstraits<sup>20</sup>. Surtout dans le troisième dialogue, qui met en scène les figures allégoriques de Sensualité et de Raison, les notions évoquées sont complexes et abstraites, mais la répétition des motifs et des idées, voire des tournures, permet de contrer le caractère parfois compliqué de ces dernières.

Dans les épîtres familières, la situation est fort différente. Il ne s'agit pas d'un récit continu, mais d'un ensemble apparemment disjoint de lettres réunies dans un recueil que l'auteure place dès son préambule sous la bannière de la *varietas*<sup>21</sup>. Si, sur le plan des motifs, l'ouvrage tisse entre ses divers éléments une trame implicitement narrative qui fait écho à celle du roman, la répétition des préoccupations dans certains groupes de lettres semble s'effectuer en pointillé ou en filigrane. Par-delà la récurrence des formules épistolaires de salutation, de même que des rappels de la visée délibérative, la brièveté de ces lettres semble impliquer une interprétation différente des effets de dédoublement. La présence marquée de difficultés stylistiques dans un lieu où on ne les attendrait pas nécessairement nous invite à réfléchir à l'homogénéité du corpus hélisénien et, du coup, à la question de son auctorialité, mise en cause en 2005 par la thèse d'Anne Réach-Ngô qui, dans l'esprit de l'ouvrage de Mireille Huchon sur Louise Labé, a fait d'Hélisenne une « créature de papier » elle aussi<sup>22</sup>. À défaut de documents prouvant ou infirmant l'existence historique d'une autrice ayant publié sous le nom d'Hélisenne, il est difficile d'assurer quoi que ce soit à ce sujet, sinon par des preuves circonstancielles. Le travail de modernisation que j'ai effectué confirme toutefois, à une échelle microtextuelle, la présence de constantes stylistiques qui semblent indiquer un travail de composition plutôt uniforme dans lequel il serait difficile de voir une création hybride, artificielle et parodique résultant d'une supercherie éditoriale, comme le

---

<sup>20</sup> Robert D. Cottrell, « Hélisenne de Crenne's *Le Songe* », dans *Women Writers in Pre-Revolutionary France. Strategies of Emancipation*, Colette H. Winn et Donna Kuizenga (dir.), New York/Londres, Garland, 1997, p. 194-195.

<sup>21</sup> Elle dit à ce propos : « [...] j'estime variété en cela et autres choses être toujours de suave délectation associée » (EF, p. 19).

<sup>22</sup> Réach-Ngô, *op. cit.*, p. 390.

suggère Anne Réach-Ngô à propos des *Angoysses*<sup>23</sup>. Les fluctuations stylistiques que l'on peut observer – c'est le cas des nombreux passages à gloser que présentent les épîtres familiales – signalent non pas de franches ruptures, mais, comme j'espère l'avoir démontré, des modulations d'écriture qui dialoguent avec les données du genre pratiqué. Si, dans les *Angoysses*, les complexités du style semblent associables à la démesure des débordements passionnels, dans les *Epistres familiales*, elles sont d'une nature différente : reposant sur une rhétorique de l'implicite et du sous-entendu, elles sont d'abord simplement tributaire d'une volonté d'atténuation en accord avec l'esprit (sinon avec la lettre) du genre, pour donner davantage, dans les dernières épîtres, dans une économie textuelle plus complexe où la retenue a valeur de dissimulation. Si l'on applique au recueil l'affirmation énigmatique de la treizième lettre selon laquelle « tout secret parler est prévision de suspicion » (EF, p. 66), c'est-à-dire que chercher à dissimuler révèle forcément quelque chose, on peut supposer que les procédés elliptiques et périphrastiques servent d'indice à un souci de moduler un contenu désormais familier pour tout lecteur des *Angoysses*, en faisant un usage singulier du caractère protéiforme de l'épître familière. En d'autres mots, en nous invitant à considérer qu'il y a là plus qu'il n'y paraît.

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 454 et 529.